

1

La République

(env. 385-375 av. J.-C.)

PLATON

(428-348 av. J.-C.)

Après les invasions des « siècles obscurs », les Cités grecques – *polis* – se constituent vers les X^e-IX^e siècles av. J.-C. (royaumes homériques). L'écriture, d'origine phénicienne, se répand dans le monde hellénique. Dès le VII^e siècle, Athènes essaie d'unifier les villes de l'Attique, mais s'oppose à Sparte. À l'aube du VI^e siècle, Solon (640-558) pose les premiers principes de la démocratie par une législation politique et sociale. Au siècle suivant, la Cité athénienne – sous la direction du stratège Périclès (490-429), chef du parti démocratique – en vient à éclipser toutes les autres villes sur le plan intellectuel et culturel. Le conflit perdure avec Sparte qui développe une organisation de type militaire. Une trêve de trente ans est conclue, puis rompue en 432. C'est le début de la guerre du Péloponnèse, qui met également aux prises les colonies et les alliés des belligérants. La Cité athénienne se révèle incapable d'organiser ni sa défense, ni ses offensives. Sparte finit par l'emporter (404). Trente tyrans appuyés par les vainqueurs – dont Critias – s'emparent du pouvoir à Athènes. Lorsqu'ils sont renversés (403), la démocratie est rétablie, mais vite contestée. À l'aube du IV^e siècle – au moment où Socrate est condamné à mort par le tribunal des Hélistes (399) – débute une crise générale du monde grec. Elle est, d'abord, économique et sociale : de nombreuses terres sont dévastées, la paysannerie est endettée, des populations ont été déplacées vers les villes, les activités économiques ont du mal à repartir, le clivage entre les riches et les pauvres est de plus en plus mal ressenti. La crise est également politique : les oppositions entre factions multiplient

les procès qui confisquent les biens des condamnés, les charges liées à la protection militaire et aux nombreuses institutions pèsent fortement – l’armée est de plus en plus constituée de mercenaires attirés par la solde. Les Athéniens ne s’investissent plus guère dans la vie politique. La société est en décadence. En 333, l’armée de Philippe de Macédoine l’emporte sur les troupes grecques. Une nouvelle ère s’annonce.

I. Platon et son œuvre

A. La biographie

Platon est né à Athènes, vers 428 av. J.-C. – au début de la guerre du Péloponnèse. Appelé Aristoclès, il a été surnommé Platon car il avait « les épaules larges » (*platus*). Sa famille appartient à la grande aristocratie : son père est un ami de Périclès, sa mère est apparentée à Solon et Critias. Il connaît une enfance heureuse, dont il gardera un souvenir ému, malgré l’état de guerre et l’opposition entre les factions ruinant la Cité. Il est rapidement attiré par la science et la philosophie, mais aussi le sport. Élève de Socrate (470-399) dès 407, il en devient le disciple. Socrate est hostile à l’idéologie démocratique de son époque à laquelle il reproche de ne pas dépasser le stade intellectuel de l’opinion. Il n’a jamais cessé de s’opposer aux sophistes – notamment Protagoras (490-420) et Gorgias (483-395) – qui utilisent le langage comme instrument de pouvoir et de persuasion, et non de connaissance. Appelés « intellectuels » ou « professeurs rémunérés », ils sont accusés de développer un savoir-faire, une technique, et nullement une science. Au contraire, Socrate s’efforce de « faire accoucher les esprits » par la maïeutique, de chasser les « certitudes » erronées qui sont appuyées sur la tradition, le scepticisme généralisé, la connaissance encyclopédique ou le bavardage rhétorique. Accusé d’impiété et de corruption de la jeunesse par la Cité – plus exactement de ne pas adhérer aux valeurs démocratiques de l’époque – il est condamné à mort en 399 ; Platon rédigea un plaidoyer pour sa défense.

Déjà déçu par le régime de terreur des Trente tyrans (404-403), notamment par Critias auquel était liée une partie de ses parents et amis, Platon l’est encore plus par la démocratie qui lui a succédé et vient de condamner son maître. Il décide de s’éloigner d’Athènes. Il réside trois ans à Mégare, puis part vers l’Égypte et les colonies grecques d’Italie du Sud. En Sicile,

il se rapproche du prince Dion. Mais, il s'oppose vite au tyran de Syracuse – Denys l'Ancien – qu'il avait peut-être espéré transformer en despote éclairé. Écarté, puis embarqué sur un navire spartiate, il finira même par être vendu comme esclave, avant d'être racheté et finalement libéré. Il regagne Athènes. Dès son retour, il fonde l'Académie à l'extérieur de la ville – en 387 – où seront enseignées la philosophie et les mathématiques en vue d'une formation politique. Lorsque Platon est invité par le nouveau tyran de Syracuse – Denys II – il repart pour la Sicile (366) : c'est à nouveau un échec pour l'application de ses idées. Il retrouve Dion lors d'un troisième voyage dans l'île (361) – dont il pense qu'il pourrait incarner le « roi philosophe » permettant de diriger la Cité juste, mais celui-ci meurt peu après, à la suite d'une tentative de coup d'État. De retour dans sa cité natale, le philosophe se consacre désormais à prôner dans ses écrits et enseignements la régénération de la Cité. Il meurt à l'âge de quatre-vingts ans, en 348 av. J.-C.

B. L'œuvre

La plupart des écrits de Platon nous sont parvenus par le biais de manuscrits byzantins. Ils prennent généralement la forme de dialogues. Près d'une trentaine sont considérés être de sa main. *L'Apologie de Socrate*, *Gorgias* et *Ménon* sont les œuvres où l'influence socratique est la plus forte (env. 390-385). *Phédon*, *Le Banquet* et *La République* témoignent de la maturité du philosophe (385-370). *Le Sophiste*, *La Politique* et *Les lois* sont des œuvres tardives (370-348). La plupart des textes, particulièrement de la période « socratique », relève autant de la mythologie, de la métaphysique ou de la poésie que de la philosophie générale. *La République* (385-375), *La Politique* et *Les Lois* (posthume) constituent le sommet de la pensée politique platonicienne ; la première œuvre apparaît déterminante, les deux autres y apportent des précisions ou modifications. *Les Lois* – dialogue où Socrate n'apparaît pas – sont restées inachevées, mais Platon profite d'une proposition sur l'organisation d'une colonie en Crète pour donner une dimension plus empirique à ses théories, tout en amendant assez sensiblement certains aspects précédemment exposés.

La République (388-375) a pour titre la transcription latine de *politeia* au sens de Constitution ou de *res publica* (choses publiques), et non de désignation d'un type particulier de régime politique. On est confronté à un dialogue très développé qui prend la forme d'une conversation

entre Socrate et quelques interlocuteurs au port du Pirée. La démarche est socratique : Socrate se moque d'abord de son interlocuteur, le met en contradiction afin de le conduire à reconnaître son ignorance ; le maître précisant que lui-même ne sait rien (ironie socratique). Puis, la maïeutique intervient : Socrate aide l'interlocuteur à concevoir des pensées, les redresser et se diriger vers la vérité, bref à raisonner. Le thème central de *La République* est la Justice. En dix livres, Platon envisage successivement les conceptions courantes sur la justice (I), sa définition socratique (II-IV), les conditions de réalisation de la Cité juste (V-VII), l'injustice dans la Cité et dans l'individu (VIII-IX) et les récompenses qui peuvent être attendues dans une Cité juste (X).

Platon veut faire prendre conscience de la décadence des cités grecques et de la démocratie athénienne qui a fini par condamner Socrate. C'est aussi, et surtout, l'occasion de proposer une régénération de la Cité fondée sur une théorie métaphysique des Idées. Il s'agit d'appréhender la Cité dans ce qu'elle a de plus permanent et de plus profond : l'idée de Justice dans la perspective du Bien. La démarche n'est pas nécessairement utopique car la réalité politique du IV^e siècle est présente dans l'argumentation. On est moins confronté à une représentation idéale de la Justice qu'à la proposition d'une Cité théorique conforme à l'idée du philosophe, et dotée par nature du meilleur régime. La réussite du projet platonicien suppose une aristocratie des philosophes capable de stabiliser une Cité juste, et l'empêcher de se corrompre tôt ou tard. L'ambition est considérable, mais le risque philosophique tout autant : celui de saisir la nature d'une Cité du passé plus ou moins imaginaire, et difficile à réaliser dans le futur. En réalité, Platon essaie de remonter au temps de la Cité des origines, de l'appréhender et d'en déduire ce qu'il faudrait pour qu'elle devienne la Cité des philosophes, la Cité juste. Le modèle proposé doit permettre de mieux orienter l'éducation dans la perspective de la Justice et du Bien, mais aussi d'apprécier les régimes de l'époque. Dans cette démarche, où l'accès à la connaissance est déterminant, le philosophe est conduit à préciser l'idée de la Cité juste pour proposer, ensuite, une classification des régimes politiques qui oppose des régimes imparfaits au gouvernement des philosophes qu'il souhaite.

II. La Cité juste

Ne parvenant pas à convaincre de mettre en vigueur sa conception du pouvoir politique, Platon a décidé de développer une théorie de la Cité afin d'agir sur la réalité. Il a espéré qu'elle finirait par rallier à sa cause un roi, voire un tyran, prêt à devenir philosophe. Dès lors que la Cité est un organisme vivant, il faut partir du monde des idées et de la formation de la classe supérieure pour en construire le modèle.

A. Du monde des idées à la formation des philosophes

La République invente et donne son sens au mot idée en opposant *ideos* et *idea*. Un *eidos* désigne ce qui apparaît – qu'elle qu'en soit la manière – et permet à l'« être » de se donner à voir, de revêtir un aspect intelligible. En ce sens, c'est une forme ou une « idée ». *A contrario*, une *idea* est dépourvue d'un contour visible, du moins susceptible d'être matérialisé. Si la référence à l'« impair » est une *idea*, le chiffre « cinq » est un *eidos*. L'âme est aussi une *idea* car elle est dépourvue d'un contour visible et déterminé. On peut donner plusieurs noms à une même chose, ou un même nom à différentes choses, mais seul l'« être » est capable de réaliser cette opposition, nullement le langage. L'idée platonicienne est donc la résolution du multiple (qui relève du sensible) dans l'« un ». C'est un modèle abstrait, parfait, éternel et invisible – dont les phénomènes naturels n'en présentent que des ombres – qui permet à l'homme de ranger plusieurs choses sous un seul et même principe. On peut ainsi identifier l'idée du Bien – idée supérieure distincte du plaisir sensible – qui relève du domaine intelligible ouvert à la seule raison. Pour y accéder, il faut « avoir parcouru le chemin le plus long », dont elle constitue le point ultime en permettant l'intelligibilité des choses et l'accession au principe supérieur qui les ordonne en un tout (VI, 504d). Dans le raisonnement platonicien, l'idée devient un modèle directeur qui ne correspond pas nécessairement à l'action que l'on voudrait mener dans la Cité, mais qui sert de point de repère. Elle n'entraîne aucun mépris du réel. L'idée du Bien, par exemple, fait apparaître les choses telles qu'elles sont, et permet de les appréhender comme solides. Elle n'est toutefois pas seulement une idée morale car il faut un effort de réflexion pour y accéder. L'idée de Justice est également une idée supérieure : elle aide à appréhender l'idée de Cité, qui devra être stabilisée par l'idée de Bien. Une telle attitude de

pensée suppose qu'il soit possible de prendre de la distance vis-à-vis du monde. Or, la décadence d'Athènes a placé Platon dans cette situation : la Cité est promise à la disparition si rien n'est fait pour la sauver. Pour réagir, il faut être capable d'accéder au monde des idées qui ne peut s'ouvrir qu'à des individus plus qualifiés que la moyenne pour construire une Cité juste et la gouverner. Seule la République des philosophes peut posséder cette capacité.

L'allégorie de la caverne est une narration métaphorique qui permet à Platon d'aborder les degrés de connaissance, le passage de l'ignorance au savoir (VII, 514a-521c). Elle se présente comme un récit condensé en quelques pages qui offre une vision globale et cohérente du monde et de l'homme. Le philosophe imagine une caverne obscure avec seulement un accès où peut passer la lumière, des hommes enchaînés à l'intérieur depuis l'adolescence face à une paroi – qui est opposée à l'entrée – sans pouvoir tourner la tête. Ils peuvent seulement voir se former des ombres et entendre des paroles dont ils ne peuvent discerner l'origine. L'un d'entre eux fait l'objet d'une libération : il progresse vers la sortie, et réalise qu'il prenait pour la réalité des ombres créées par des objets animés par des marionnettistes situés derrière lui ; c'est un feu qui projetait ces ombres sur la paroi de la caverne face à laquelle il était enchaîné. L'individu libéré passe de la compréhension du monde sensible au monde intelligible. Sa libération se poursuit hors de la caverne : on le contraint à aller contempler le soleil, image sensible de l'idée du Bien. Par cette allégorie, Platon montre qu'il y a des degrés de connaissances selon la clarté de la perception. Désormais, l'ancien prisonnier préférerait « subir tout au monde plutôt que s'en remettre [à nouveau] à l'opinion » et ne plus accéder au monde intelligible (*ibid.*, 516e). S'il retourne dans la caverne, et propose la même expérience à ses anciens voisins, il risque pourtant d'être l'objet de moqueries ; on peut être tenté « de s'emparer de lui de quelque façon et de le tuer » (*ibid.*, 517a). À l'évidence, Platon ne peut que penser aux difficultés auxquelles sont confrontés les philosophes qui tentent d'aider les hommes à accéder au monde des Idées.

Pour fonder la Cité juste, les philosophes doivent avoir en vue une conception de l'idée du Bien (VI, 505a-510d), qui joue dans le monde intelligible le rôle du soleil dans le monde sensible. Elle éclaire l'intelligence, donne « leur être et leur essence » aux choses sensibles (*ibid.*, 508a-509d). Dans ce contexte, *La République* relève trois niveaux dans la connaissance

afin d'insister sur la particularité dont bénéficient les philosophes : au plus bas niveau, c'est le règne de la confusion et de l'ignorance, vient ensuite l'opinion (l'apparence) qui ne donne accès qu'au monde des essences fixes (les seules perçues par les sophistes) ; au plus haut niveau, c'est la science (*épistémè*) où peut enfin se révéler la vérité. Le grand problème de l'éducation consiste à conduire les êtres humains hors de la confusion où ils sont, de les faire progresser. En tout cas, seuls les philosophes sont capables de percevoir distinctement les trois plans de connaissance.

Afin de préciser l'éducation que la Cité assurera, Platon distingue d'abord les fonctions à remplir. Il faut répartir les choses et les pouvoirs selon les capacités de chacun. La nature de l'homme est d'être nécessairement doué pour quelque chose, et de pouvoir l'apprendre facilement (II, 370b). Chaque classe a sa fonction dans la Cité : comme il ne s'agit pas de castes, on ne sait pas à la naissance d'un citoyen dans quelle classe ses aptitudes lui permettront d'entrer ; c'est l'éducation qui tranchera. L'indispensable spécialisation des fonctions justifie la permanence de trois classes spécialisées. Le gouvernement est attribué aux « gardiens accomplis » qui sont des personnes âgées vertueuses qui disposent de la connaissance et de l'aptitude au commandement. Ils doivent être les meilleurs, ne jamais céder à l'ambition, se consacrer exclusivement au bien de la Cité ; il s'agit des philosophes (III, 412c-414c). Ils sont aidés par des gardiens auxiliaires qui sont les « guerriers » chargés de la défense de la Cité ; vivant en communauté, ne possédant rien, ils sont rétribués par la société (*ibid.*, 415d). Enfin, le peuple est composé de « paysans, artisans et commerçants » qui assurent les fonctions économiques. La formation est différente selon les classes. Seules les classes supérieures peuvent s'y consacrer vraiment. Les études permettent de sélectionner les meilleurs.

La formation des futurs philosophes est progressive (VII, 521d-534e). Les premières études s'adressent encore à tous les individus et portent sur les mathématiques et la gymnastique qui développent l'âme et le corps. On enseigne l'art des Muses qui concerne aussi bien les lettres, les beaux-arts ou la musique proprement dite (II, 368a-399d). Platon, qui se méfie des rythmes qui rendent trop lascif, condamne la poésie car elle est susceptible d'influencer les âmes sensibles. Entre vingt et trente ans, les meilleurs individus étudient l'ensemble des sciences : arithmétique, géométrie, stéréométrie, astronomie et harmonie. C'est une préparation aux vraies études. À partir de trente ans, les plus aptes s'attaquent à la dialectique,

dont il ne serait « pas correct de placer un autre enseignement au-dessus d'elle » car elle ne se contente pas d'hypothèses : elle cherche à saisir « la raison de chaque chose » (*ibid.*, 534d-e). On ne doit pas s'en préoccuper avant cet âge, au risque de tomber dans le scepticisme ; c'est une science dangereuse. De trente à cinquante ans, les philosophes redescendent dans la caverne, c'est-à-dire participent au commandement militaire. À partir de cinquante ans, s'ils sont capables de contempler l'image du Bien, ils gouvernent à tour de rôle, mais retournent de temps en temps à la philosophie. Cette formation graduée des futurs gouvernants doit permettre le règne de la justice.

B. De la Justice à la Cité platonicienne

Dès le début de *La République*, Platon définit la justice comme une vertu humaine qui consiste à bien gouverner, à assurer un certain ordre. Il y aurait une analogie entre la justice qui peut exister dans la Cité et la justice dans l'âme individuelle. Dans les deux cas, l'essentiel est d'assurer un équilibre.

Platon rappelle la théorie de Socrate sur le tripartisme de l'âme qui permet de différencier un élément rationnel (*nous*), un élément irascible propre au bouillonnement de colère (*thumos*) et un élément concupiscible relatif aux pulsions et au désir (*épithumétikon*) (IV, 434d-439c). Tout dualisme qui opposerait la raison à la passion, ou bien la rationalité à l'animalité, est écarté. On pourrait estimer que *La République* attribue la rationalité aux gardiens, le *thumos* aux guerriers et le désir aux artisans, mais la correspondance entre les parties de l'âme ne doit pas être envisagée terme à terme, fonction à fonction, car une harmonie doit absolument exister (*ibid.*, 427c-432a). Ce rappel opéré, Platon en tire les conséquences en précisant le lien entre les parties de l'âme et les vertus dans la Cité, tout en recourant à une autre terminologie (*ibid.*, 436a-443b) : la sagesse aide la raison et favorise le commandement, le courage indique ce qu'il faut redouter ou ne pas redouter, la tempérance (ou fermeté) assure l'harmonie entre la raison et les passions (*ibid.*). Ces vertus s'inscrivent dans la logique du fonctionnement de la Cité : la sagesse est propre aux gouvernants, le courage aux guerriers, la tempérance aux laboureurs et artisans (*ibid.*, 428b-433b). Mais, comme pour les parties de l'âme, il faut se garder de